

Dans quelle langue
est-ce que je rêve ?

Du même auteur

La Marche nuptiale

Éditions de l'Olivier, 2000

Petite Bibliothèque de l'Olivier, 2002

L'Homme qui avait deux têtes

Éditions de l'Olivier, 2000

Le Nez

Éditions de l'Olivier, 2002

ELENA LAPPIN

Dans quelle langue est-ce que je rêve ?

*traduit de l'anglais
par Matthieu Dumont*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Virago Press en 2016,
sous le titre : *What language do I dream in ?*

ISBN 978-2-82361-115-1

© Elena Lappin, 2016.
© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Maxim, mon petit frère

Ô Mémoire, où sont donc passées mes vertes
années

Qui disaient que la vie était la vérité ?

Thomas Hardy

L'histoire de l'humanité est l'instant qui sépare
les deux pas du voyageur.

Franz Kafka

Kolik jazyků umíš, tolikrát jsi člověkem.

On a autant de vies qu'on parle de langues.

Proverbe tchèque

Prologue

Durant le mois de juillet 2015, mon père et moi avons entrepris une promenade inhabituelle dans les environs de l'appartement de mes parents, à Prague. Bien qu'installés en Allemagne depuis 1970, il leur arrive, depuis dix ans environ, de retourner dans ce qui est pour eux un second foyer. Ma mère se plaît sans distinction dans les deux endroits, mais mon père se sent manifestement plus heureux dans cette ville qu'il aime depuis l'adolescence.

Marcher est devenu très difficile pour lui à présent. Son dos est accablé par de fortes douleurs chroniques qui le contraignent à se déplacer avec une canne et à de fréquentes interruptions. Sans sa canne, il est toujours jeune d'allure, élégant et plein de vie. Mais lorsque la douleur l'emporte, c'est là que son âge véritable – quatre-vingt-quatre ans – apparaît : on le voit reprendre son souffle et attendre que son énergie revienne. Elle finit toujours par revenir.

À Hambourg, il passe le plus clair de son temps chez lui, à somnoler devant la télévision. Mais à Prague, il trouve chaque jour un prétexte pour faire de petites courses, aller voir des lieux, rendre visite à des gens. Dans cette ville, son esprit semble beaucoup rajeunir.

Aujourd'hui même, la veille de mon retour à Londres, mon père s'est exclamé : « Allons donc trouver ces petites cuillères que tu voulais acheter. J'ai une boutique en tête. » Il y a longtemps, en effet, j'avais précisé avoir besoin de quelques petites cuillères en plus. Il s'en est souvenu.

Nous nous y sommes rendus très lentement, à travers les rues pavées et les avenues encombrées. Nous avons pris un bus, puis un tramway. Arrivés à proximité de notre destination, mon père a déclaré avoir besoin d'une pause, et nous nous sommes donc assis à la terrasse d'un café.

« Regarde, a-t-il dit, le doigt levé. Voilà la maison.

– Quelle maison ?

– La maison dans laquelle j'ai vécu avec mon frère aîné et sa femme quand je suis arrivé ici pour la première fois depuis Moscou. »

Bien sûr, je n'ignorais pas qu'il avait déménagé à Prague durant son adolescence, en 1947 – une légère pointe d'accent russe s'entend encore lorsqu'il parle tchèque. Mais au cours des nombreuses années que nous avons passées dans cette ville, où j'ai grandi, de même que chaque fois que nous y revenions pour nos fréquentes visites, mon père n'a jamais mentionné sa première adresse pragoise. Il évoquait toujours cet âge reculé comme si son histoire, dans ce lieu, n'avait commencé qu'avec son mariage avec ma mère. Or voilà que, de façon inattendue, il s'ouvrait à moi.

« Regarde, a-t-il répété, indiquant un immeuble de l'autre côté de la rue. C'est là que nous achetions notre viande. Et tu vois cet angle, là ? On avait là un tailleur formidable. Au lendemain de mon arrivée à Prague, Grisha m'y

a emmené afin d'acheter deux costumes, parce que j'étais venu sans rien. »

Son regard balaya les environs, embrassant tout le spectacle de la rue – la circulation, les tramways, les gens...

« Tu sais, tout cela n'a pas tellement changé. Quand j'ai vu cette rue pour la première fois, je suis tombé amoureux de Prague. C'était la première fois de ma vie que je rencontrais la civilisation. Chez nous, on n'avait même pas de toilettes à l'intérieur. »

Subitement, il appela le serveur pour lui faire savoir qu'il voulait payer, *tout de suite*.

« On y va. Je voudrais te montrer l'appartement dans lequel nous avons vécu. Il est juste à l'angle. »

Et nous nous y sommes donc rendus, à son rythme. C'était un très bel immeuble Art déco, en bon état. Au moment où nous arrivions, une jeune femme est sortie par la porte d'entrée. Mon père se glissa dans son sillage, comme s'il était dans son droit, chez lui. L'instant d'après, il se tenait devant la cage d'ascenseur, hésitant.

« Je ne suis pas sûr de me rappeler à quel étage c'était, a-t-il dit sur un ton de dépit manifeste. Au quatrième, je crois... Non, au cinquième. Oui, c'est ça. »

Lorsqu'il est sorti de l'ascenseur, sur le palier du cinquième étage, il arborait un sourire qui trahissait son bonheur.

« Voilà, la dernière porte. C'est là. C'était la nôtre.

– Que comptes-tu faire, maintenant ? ai-je dit.

– Eh bien, je vais sonner et dire à la personne qui ouvre que je voulais revoir mon ancien appartement. Rien de plus normal.

– D'accord. »

Mon vieux père a rassemblé toutes ses forces et, les yeux pétillants, il s'est dirigé vers la porte d'un inconnu et a appuyé sur sa sonnette. J'ai pris une photo de lui, devant cette porte, légèrement courbé mais sans que cela entame son puissant caractère. Il semblait plein de dignité, excité, un peu triste aussi. À moins que cette tristesse ne fût que la mienne.

Personne n'est venu ouvrir. Il a sonné à nouveau. Rien. Il était déçu.

« J'aurais vraiment voulu te montrer un pan de ma jeunesse, a-t-il soupiré. Mais tant pis. Allons donc chercher ces cuillères. »

La porte de l'ascenseur était encore ouverte. Pendant que nous descendions, je l'ai interrogé au sujet de cet appartement : à quoi ressemblait-il ? Et à quoi ressemblait Prague, en 1947 ?

« Arrête, a-t-il fait brusquement. Tu sais bien que je ne veux pas parler de ces choses-là. »

Le coup de téléphone

Le téléphone a sonné au milieu d'un dîner de famille dominical particulièrement bruyant qui se tenait dans la cuisine de mon appartement londonien. On était en février 2002. Je venais de finir de servir le plat principal. Mon mari et mes trois enfants débattaient d'une voix forte de plusieurs problèmes en même temps et ils riaient tout en s'échauffant. Ma fille et le plus jeune de mes deux garçons étaient adolescents, mon aîné avait un peu plus de vingt ans. Quant à moi, j'en avais quarante-sept.

J'ai refermé la porte qui menait à la cuisine et je suis allée décrocher le combiné dans la salle à manger.

« Lena, est-ce vous ? a demandé en anglais un homme doté d'un fort accent russe.

– Oui, c'est moi. Qui est-ce ?

– Je vous appelle de Moscou. Êtes-vous en bonne santé ? J'ai quelque chose de très perturbant à vous dire. Pouvez-vous vous asseoir ?

– Je vais bien. Qu'y a-t-il ? N'hésitez pas à parler russe si vous préférez. »

Ce qu'il a fait. L'émotion produisait des trémolos dans sa voix. C'est une chose fréquente chez les Russes, je n'en ai donc pas été surprise.

« Est-ce que le nom de Schneider vous dit quelque chose ?

– Non.

– Vraiment ? »

Il semblait interloqué.

« Schneider, c'était le nom de votre vrai père. C'est avec cet autre homme qu'était votre mère avant votre père. Joseph Schneider. Vous êtes sa fille. Elle le connaissait sous ce nom-là, mais son véritable patronyme était Minster. C'étaient des Américains installés à Moscou. À l'époque, votre grand-père était un agent secret de l'Union soviétique. Il... »

Tout à coup, mon interlocuteur a perdu son assurance. Il passait abruptement d'un sujet à l'autre dans sa volonté de me dire beaucoup de choses très vite. Mais curieusement je l'ai cru. Sans que je comprenne pourquoi ni comment tout cela arrivait, ni même ce qui arrivait, la véracité de cette histoire s'est imposée à moi. Une sorte de déclic, comme si tout se mettait en ordre.

« Ça m'a pris tellement d'années de vous retrouver, Lena. Tellement d'années. »

Il était mon oncle par alliance, l'ancien mari de la sœur de Joseph. S'il avait entrepris toutes ces recherches, c'est qu'il voulait que son seul enfant – une fille, un peu plus jeune que moi, qui vivait aux États-Unis – connaisse sa famille. Il estimait que c'était une chose importante.

« Votre vrai père vit à New York. La famille entière a émigré d'Union soviétique en 1973, en tant que Juifs. Vous

avez un demi-frère, le fils de la seconde femme de votre père... Aussi à New York. »

J'ai ressenti une première pointe de déception. Un peu de peine également. Pourquoi ce père ne me cherchait-il pas ? Et pourquoi mes parents ne m'en avaient-ils jamais parlé ?

L'homme (« V. », ainsi qu'il finit par se présenter) a ajouté qu'il me faudrait évoquer le sujet avec mes parents pour qu'ils puissent corroborer cette histoire. Il m'a aussi demandé la permission de donner mon numéro à Joseph. J'acquiesçai sur ces deux points, et nous avons raccroché.

Je ne suis pas immédiatement retournée à la cuisine. J'ai téléphoné à ma mère, à Hambourg, pour lui raconter mon coup de téléphone. Elle est restée silencieuse. Le silence – au cours d'une conversation – est une chose pratiquement inexistante dans notre famille. Mes parents parlent sans arrêt, avec des intonations expressives, de tout ce qui se trouve sous le soleil. À part de leurs secrets, semble-t-il.

Ainsi je savais qu'en gardant le silence elle ne faisait que confirmer la vérité de cette histoire. Elle a fini par dire :

« Il faut que je parle à ton père. Je te rappelle tout de suite. »

Le téléphone a sonné à nouveau.

« Lena ? *Eto tvoy otec govorit.* »

L'homme, dont la voix était bien plus forte que celle de V., s'exprimait en russe avec un léger bégaiement.

« Lena ? C'est ton père à l'appareil. »

Nous avons eu une conversation étonnamment normale, chacun demandant où habitait l'autre, ce qu'il faisait... Comme si je n'avais pas déjà un père. Pourtant d'âge mûr, j'étais tout à coup transportée dans ma petite enfance. Que savais-je ? Qu'ignorais-je ?

L'année d'avant, j'avais publié mon premier roman, *Le Nez*. Il racontait l'histoire d'une jeune Américaine installée à Londres et dont les parents, particulièrement sa mère, avaient érigé un mur de silence infranchissable entre eux-mêmes et leurs enfants. Ce n'est qu'une fois adulte que mon héroïne, presque par accident, est amenée à découvrir et à comprendre la vérité familiale. Il me semblait avoir inventé et imaginé tout cela. Or peut-être que ce que j'avais écrit portait sur une chose que je ne comprenais alors certes pas encore, mais avec laquelle j'avais vécu toute ma vie.

Avant que nous raccrochions, j'ai dit à Joseph que je devais me rendre à New York la semaine suivante, pour un reportage. Nous avons convenu de nous rencontrer. Il semblait très enthousiaste.

J'ai ensuite appelé mon frère Maxim, à Berlin. Mon père était alors en visite chez lui, et tandis que Maxim et moi discutons, j'entendais sa voix, derrière : il parlait avec ma mère depuis son portable. En quelques mots, j'ai expliqué à Maxim ce qui venait de m'arriver.

« Pourquoi est-ce que tu as autant de chance ? » a-t-il fait en riant. Avant de reprendre, plus sérieusement : « Tu te sens comment ?

– Ça va. Ou pas trop. Je ne sais pas. »

Mes parents m'ont ensuite appelée, chacun son tour, sans attendre. Tous deux confirmaient la véracité de l'histoire de V.

« Pour être honnête, dit ma mère, je suis soulagée que tu sois au courant. »

Quant à mon père : « Tu vois, je suis inquiet, j'ai peur de te perdre. »

Personne, hormis mon frère, ne semblait se préoccuper de l'effet que cette petite bombe avait eu sur moi. Mes parents étaient au centre de l'affaire, et moi à la périphérie. Mais cette histoire, c'était celle de qui, au juste ? Et quelle était cette histoire, exactement ?

J'ai rejoint ma propre famille dans la cuisine, sans rien laisser transparaître de ce qui venait de se passer, de la façon dont ma vie – et en un sens la leur – venait d'être bouleversée. À mes yeux, une chose était claire : mon père serait toujours mon père, quoi que Joseph puisse par la suite devenir pour moi.





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 645 (000000)

Imprimé en France